

Serge Druon

Frontières
et lieux communs



Serge Druon

Frontières et lieux communs

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4622-0

Dépôt légal : Janvier 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

| | |
|---|----|
| LIVRE I – Frontières et lieux communs | 9 |
| LIVRE II – Souvenirs de l'impossible | 19 |
| LIVRE III – La Connaissance | 33 |
| LIVRE IV – Intermède | 49 |
| LIVRE V – L'œil translogique..... | 59 |
| LIVRE VI – Franchise première | 67 |
| LIVRE VII – Un poisson sur la plage | 77 |

*Se peut-il...
Que des accidents de féerie scientifique
et des mouvements de fraternité sociale
soient chéris comme restitution progressive
de la franchise première ?...*

Arthur Rimbaud, Angoisse

LIVRE I

Frontières et lieux communs

1

En voyage. – Si je sais que je ne suis ici que de passage, comme en voyage, alors mon attention est extrême pour tout ce qui est alentour. Mon regard balaye l'ensemble du panorama et chaque chose, unique, est captée, détaillée, au sein de cette totalité. Ce spectacle marque à jamais ma mémoire.

Si j'utilise mon *regard de passage* dans mon lieu de vie ordinaire, je dois obtenir la même impression. L'intensité est à la mesure du temporaire. Nous sommes des êtres de passage. L'ordinaire nous le fait oublier. Le spectacle n'est donné qu'à ceux qui passent ; par exemple, un malade qui sait que ses jours sont comptés : plus rien ne lui échappe.

Ceux qui sont là depuis toujours et pour toujours ne voient rien. Leur attention ne décèle rien de particulier car tout ce qui se passe a toujours déjà été vu.

Garder son regard intact, acéré, comme si la mort était pour demain ! Jeter ce défi à la finitude, comme un remerciement.

2

L'ordinaire. – C'est un poisson au fond de la mer, presque immobile, parmi d'autres, identiques. Silence. Calme. Lenteur. Entre deux rochers, à plusieurs milliers de mètres de profondeur, il veille, on ne sait quoi. Ses yeux semblent ne regarder rien de précis ou bien tout à la fois. Ce qu'il fait là, ce qu'il est là, n'est extraordinaire que pour moi qui le vois. Sinon, gestes, sensations, le lieu où il est, tout cela n'est rien, ni pour lui ni pour personne. Pratiquement rien.

3

L'urdoxa. – Tout « savoir *a priori* » obscurcit la pensée ou la trompe. Or, il y a un savoir que l'enfance absorbe en elle. C'est lui que Husserl, en ne considérant que son noyau extrême, appelle « l'urdoxa fondamentale ». Tout progrès est un progrès fait sur cette base de départ. On ne progresse pas en échafaudant sur des principes dont la généalogie se perd dans la mémoire. Plus j'insiste sur l'endroit d'où je pars, tel que je le vois au moment même où la pensée se déploie – car c'est là l'instant critique –, et plus cette pensée va à l'essentiel.

Tant que le discours ne questionne pas les bases de son propre départ, il ne fait que confirmer l'emprise des structures, l'emprise de l'urdoxa.

4

Où il semble que tout soit dit. – Voici l'insondable : mieux nous voyons notre réalité, plus elle change. Car nous changeons. Car voir nous change. Sous notre vue, notre microcosme déplace ses frontières. Il change

parce qu'il se regarde. Le monde s'est tellement déplacé qu'il arrive dans son propre dos.

Seul le déplacement par rapport à soi-même a un sens. L'absolu n'est pas définissable comme une réalité par rapport à laquelle la nôtre serait repérable, par rapport à laquelle nous pourrions nous situer ou nous déplacer. L'absolu, c'est la vue elle-même, la vue qui fait surgir notre réalité, tout aussi absolue. Mais sur quel fond ? Il faut bien qu'il y ait un fond sur lequel la réalité vue se détache ! Et la vue, qui est-elle ? Elle voit le fond, elle voit notre réalité qui se détache sur ce fond, mais elle, où est-elle ? Le fond, notre réalité, la vue. Qui sont-ils les uns par rapport aux autres ?

Le fond est « rien ». La réalité est l'étant. La vue est l'être. Grâce à l'étant vu, inouï, l'être se distingue de « rien ». L'être, c'est la contradiction de « rien ». « Rien », qui n'a pas lieu, n'est qu'une idée *a priori*, c'est l'*Idée*. L'*Idée* est ancrée en nous. Dans l'enfance, dont elle est l'origine, elle n'apparaît pas comme telle. Le temps et la logique sont des modes de déploiement de l'*Idée*. Concevoir proprement l'*Idée*, c'est proprement naître.

5

L'apparition. – La complexité matérielle et biologique réalise ce tour de force d'être à la fois l'observateur, l'instrument d'observation, l'observation et le fait observé. Plus l'observation se fait exigeante et plus ces quatre s'imbriquent suivant des scénarios défiant la logique. L'un devient l'autre, mais il l'était déjà.

La vie ordinaire a lieu sur un point d'un grand cercle. A ce point, l'équilibre est réalisé, l'illusion est stable. Heidegger l'appelle « le lieu de l'arraisonement ». Une évidente différenciation s'y fait naturellement entre sujets et objets. Les liens sont suffisamment distendus pour offrir un espace de vie : la circonférence du cercle est si grande que la ligne paraît droite, l'un ne va pas vers l'autre, observateur et observé restent distincts. En ce point, fonctionnent la logique, la raison, le bon sens. Le sol est ferme. Sur lui et à partir de lui, ont prospéré la métaphysique et la science.

Comment se rendre compte de l'imbrication du sujet et de l'objet lorsque l'axiome de base, depuis Descartes, est la claire distinction ? L'axiome n'étant pas modifié, la science poursuit courageusement son effort. En progressant sur sa route apparemment droite, elle entre dans une ère qu'elle baptise elle-même comme étant celle de la « complexité ». La complexité promet, en effet, d'être de plus en plus complexe.

C'est dans le cerveau humain que le grand cercle se referme. Ici, c'est-à-dire au plus proche, se réalise le court circuit entre l'un et l'autre ; ici, les deux bouts du grand arc viennent à coïncider.

L'univers, les étoiles, le soleil, la terre, l'eau, l'air, le vivant, le corps humain, le cerveau, forment une rampe d'accès, en arc, à la présence, à l'apparition.

6

La logique. – Pour que *notre* logique puisse se mettre à l'œuvre, il faut déjà qu'elle admette comme une évidence son lieu d'origine, ce qu'elle fait naturellement, suivant une logique toute naturelle ; il faut qu'elle admette les choses, le corps vivant, le

mouvement, et toutes nos anciennes expériences depuis notre naissance physique immémoriale. Une logique naturelle précède la nôtre et la prépare. En nous, dans un second départ purement humain, *notre* logique fait mine d'être une abstraction pure, oubliant ses origines et ses clôtures. Ce second départ achève de nous murer.

7

L'écrit. – Il est l'œuvre du maître cherchant à expliquer à l'esclave (qu'il redevient trop souvent) le chemin qui lui permettrait de se hisser définitivement, par la science écrite, apprise et appliquée, à l'état de maître. Car le maître enrage de n'être que fugitif et de ne savoir ni pourquoi ni comment il est maître. Le maître veut être cause de lui-même. Mais le maître qui écrit n'est pas tout à fait maître, sinon il n'aurait sans doute pas besoin d'écrire. L'esclave, qu'il s'agit d'aider, n'est plus tout à fait esclave car il a déjà été maître. Les lieux visités sont ambigus. Il n'y a pas de chemin rationnel continu menant de la vue à l'ordinaire. La première est spectatrice de l'autre qui est le pur miracle, mais s'aperçoit qu'elle est, elle aussi, mise en scène, par l'autre, dans l'autre. Pour nous qui lisons cet écrit du maître à l'esclave, que comprendre à ce chassé-croisé si nous ne sommes pas atteints de la même duplicité ?

8

L'observateur, l'observatoire, l'observation, l'observé. – Les quatre interfèrent, s'entremêlent, coïncident. Toute connaissance de l'un agit sur les autres et les change, les rapproche. La spirale se

resserre. Tout au début, disons au temps de la formation des étoiles ou bien au temps de la formation du fœtus, aucun des quatre n'existe. On n'insiste jamais assez sur la chronologie. Le début, c'est l'enfance. Dans l'enfance, l'observé est distinct de l'observateur mais ce n'est que graduellement que l'observateur opère cette distinction. Puis la raison intercale, entre l'observateur et l'observé, une observation à partir d'outils spécifiques, à partir d'un observatoire. Le grand cercle se forme, en douceur, naturellement.

Brusquement, en un instant, le cercle se referme en son centre. Il faut ensuite toute une vie, des milliers de phrases, des bibliothèques, pour retrouver le cercle, faire le chemin inverse avec des mots. Faire un chemin déjà fait. Ce qui est cherché est déjà trouvé. Nous sommes au bout du chemin. Nous l'étions. Comment rejouer l'innocence ? Le temps nous joue des tours. Je dis où je suis. Je repars en arrière, je montre une direction tout en gardant à l'esprit le point d'où je viens. Mais il a tout changé déjà ! Je tourne en rond. C'est le cercle de la communication impossible. C'est trop tard. Vous y êtes ou vous n'y êtes pas.

Vous n'y êtes pas ? Seriez-vous restés dans l'enfance ? Alors, c'est vous qui faites le monde. Il tient grâce à vous. Vous êtes ce miracle. Le monde et vous nous entraînaient dans votre mouvement, dans le courant. Par instants, un corps resurgit des eaux. Il réapparaît en un point intermédiaire, situé entre le centre unique, inoubliable, et l'enfance qui est comme une mer où le corps replonge involontairement, plus tard, à cause de vous, à cause des choses, à cause du mouvement d'ensemble.

De ces lieux intermédiaires, découle tout une série de tableaux qui diffèrent selon leur distance au centre et selon la direction de ce qu'ils montrent : vers le centre ou vers l'enfance. Mais le tableau, comme le poème, révèle le lieu où il est, bien plus que le lieu qu'il veut montrer.

L'écriture se nourrit des rapports de l'auteur avec le monde et avec le centre. C'est de ce va et vient incessant, de cette double tension intérieure, dont il est toujours question. Le paysage est toujours intermédiaire, impur. Aux limites se trouvent, d'une part, la littérature de mode, qui touche un large public, immédiatement comblé, et, d'autre part, ces morceaux ahurissants, comme arrachés au temps, traces infimes qui tentent de gagner un pas vers le centre ; un pas isolé, inconnu, comme un diamant perdu mais qui fera, peut-être, le bonheur d'un chercheur heureux, un jour, de franchir aussi sa mort.

9

Situation. – Nous allons, nous revenons, tantôt montrant le monde d'où nous venons, tantôt montrant le monde où nous sommes, et tantôt nous sommes entre eux, ne sachant plus très bien où. Décrire un monde est en soi une possibilité extraordinaire. Pour cela, il faut déjà être en un autre monde, avoir changé de monde.

10

Frontières et lieux communs. – Dire la vérité est si difficile que la parole qui le tente, tourne autour, malgré tous ses efforts. Mais l'art n'est pas de tourner autour, comme le suggère Maurice Blanchot (*L'espace*

littéraire). Cette gravitation, à l'origine, n'est pas volontaire. L'esthétique fait mine de défier les lois de la pesanteur en nous laissant ainsi, suspendus dans les airs. Ne faisons pas de l'esthétique un alibi pour notre incapacité à dire la vérité.

Notre tension est vers le centre. Le vertige de l'abîme et l'aveuglement par une lumière trop intense nous font rester à distance. D'autre part l'attraction inverse, exercée par l'enfance reste forte. Enfin, les mots que nous utilisons appartiennent au monde. Voilà la distance !

La vérité n'attire pas. Et nous, nous ne résistons pas à son attirance de sirène par souci esthétique. L'esthétique n'est pas un impératif supérieur à la vérité. Notre tension vers la vérité nous est propre. Nous sommes retenus à distance par le lieu d'où l'on vient, que nous ne pouvons quitter. C'est le drame du poème. Plus son orbite est basse et moins il peut s'entendre et si toutefois il s'entend, il foudroie. Empédocle s'est jeté dans l'Etna. Il voulait rejoindre le centre.

Je m'amuse à penser qu'il y a la même différence entre ces deux façons de voir qu'entre les théories de Newton et d'Einstein relatives à la gravitation universelle. L'art communément admis (Newton) veut que nous résistions à la vérité qui nous attire. Pour résister, nous prenons de la vitesse, nous tournons autour de la vérité, et c'est la belle littérature, élégante, délicate et respectueuse. L'art des frontières (Einstein) dit que notre distance à la vérité est consubstantielle ou géométrique. Nous sommes à l'écart de la vérité par nature, par notre origine. Nulle force ne joue. Les positions sont figées.

Seul notre regard peut les changer. Seul il trouble le jeu, comme le fait la lumière.

11

Trace. – L'écriture est une trace. Mais seul importe l'endroit où nous sommes parvenus. La trace est derrière, assurée. Le pas est gagné. Demain va se faire jour. La distance sera franchie. L'équilibre trompeur devra vaciller. Notre regard en aura raison. Il fallait passer par-là.

Ne suis-je pas déjà mort ? Tout a déjà chaviré. Si je suis encore au monde, c'est que je me prête au jeu qui, de toute façon, continuerait sans moi.

Mais aujourd'hui est provisoire. La résolution est provisoire. Elle se tend puis s'écroule et disparaît. Il n'est même pas sûr qu'elle revienne. Ou bien seulement sous une autre forme, imprévisible. De toutes ces allées et venues, l'écriture est la trace, qui permet la localisation et la constitution de lieux. Sans elle, il n'y aurait pas véritablement de chemin, il n'y aurait qu'une suite d'éclairs sans conséquence.

